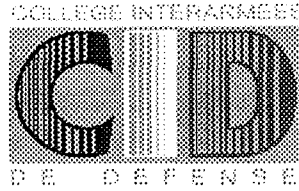
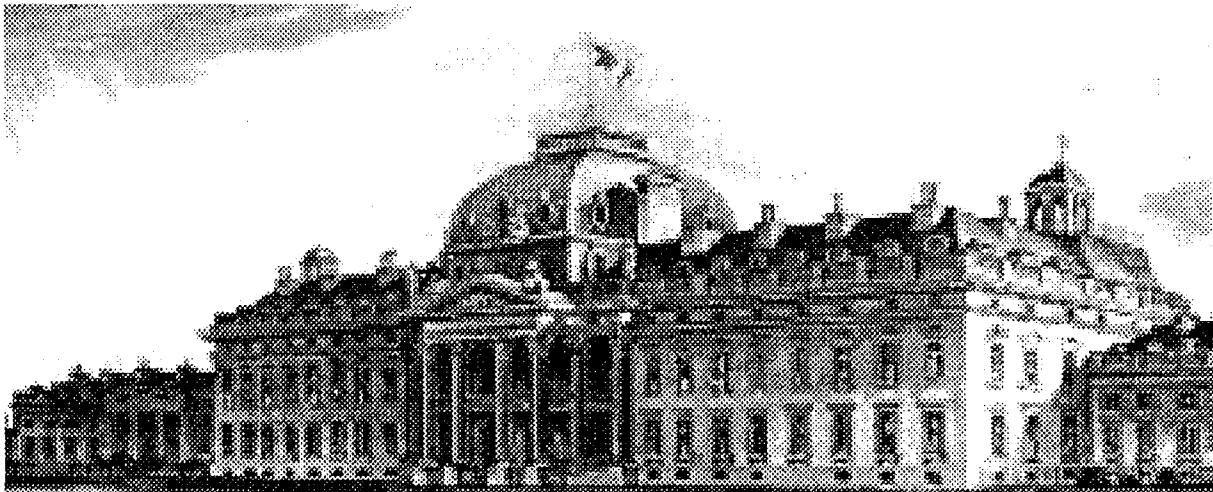


1998 - 311



Mémoire de stratégie:
Sun Zi est-il encore d'actualité?



Lieutenant-colonel de Guillebon.
C.I.D. 1997-1998.
Groupe A6

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	2
1. DEFINITION ET HISTORIQUE DE LA STRATEGIE.	3
1.1. DEFINITION DE LA STRATEGIE.	3
1.2. HISTORIQUE DE LA STRATEGIE.....	4
2. L'ART DE LA GUERRE VU PAR SUN ZI.	5
2.1. PRESENTATION DE SUN ZI ET DE SON OEUVRE.....	5
2.2. ANALYSE DES TREIZE ARTICLES.....	6
3. COMMENTAIRES SUR L'ACTUALITE DES PRECEPTES.....	8
3.1. SUN ZI, SOCIOLOGUE DU COMBAT.....	9
3.2. SUN ZI, PARTISAN DE LA MANOEUVRE PRUDENTE ET DE LA DECISION RAPIDE.....	10
3.3. SUN ZI, DIPLOMATE.....	10
3.4. L'UNIVERSALITE DES PRECEPTES.	11
CONCLUSION.	12

INTRODUCTION.

De tout temps, le stratège militaire a eu le choix entre un mode direct qui est l'emploi de la violence armée et un mode indirect qui est l'utilisation de ressources de toutes natures visant à vaincre l'adversaire en limitant l'utilisation des forces militaires au strict minimum.

C'est cette dualité qui constitue l'essentiel du message de Sun Zi, largement méconnu au fil des siècles par les chefs politiques et militaires occidentaux, à l'exception des britanniques et de quelques «hérétiques» exclus.

Nous vivons depuis les années 1990 une période de bouleversement complet du système stratégique mondial, une «crise des fondements», selon l'expression du Général Lucien Poirier. Avec Machiavel, Clausewitz, Ardant du Picq et Thomas Schelling, Sun Zi est bien l'un des rares penseurs du fondement de la guerre et de la paix.

Traduit pour la première fois en occident par le père Amiot (1718-1794), l'ouvrage de Sun Zi, l'*Art de la guerre* a donné lieu à de nouvelles traductions en Angleterre, aux Etats-Unis et en Allemagne après une éclipse de plus d'un siècle.

Les seuls documents publiés en France depuis 1772 se sont tous inspirés du travail du père Amiot alors que ce dernier avait été largement critiqué à son époque. Une nouvelle traduction française de l'*Art de la guerre*, directement issue du texte chinois, s'est alors imposée à Valérie Niquet-Cabestan.

Composé de treize articles, le traité de Sun Zi a été rédigé environ cinq siècles avant Jésus Christ. Et si, par les illustrations de ses règles tactiques, il paraît quelque peu suranné, ses préceptes stratégiques et tactiques demeurent d'une étonnante actualité.

Equilibre dynamique entre les modes d'action directs et indirects, l'*Art de la guerre* est le résultat d'une triple dialectique visant à promouvoir le projet politique d'une collectivité. A la base, le but stratégique doit réaliser l'ajustement entre les exigences du politique et les moyens dont dispose le stratège. Ce but fixé, la stratégie devra s'accommoder des contraintes de l'opérative, de la tactique et de la logistique. Enfin, une troisième dialectique naît de la confrontation avec l'Autre qui peut aller, si les circonstances l'exigent, jusqu'à réviser son projet politique.

Après une courte redéfinition de la stratégie et un aperçu historique de son évolution depuis Sun Zi, il sera nécessaire de bien analyser ce traité, article par article, avant de pouvoir en tirer les préceptes énoncés il y a 25 siècles, qui sont encore actuels tant au point de vue politique que tactique ou encore diplomatique.

1. DEFINITION ET HISTORIQUE DE LA STRATEGIE.

1.1. Définition de la stratégie.

La définition du Robert concernant la stratégie nous laisse un peu sur notre faim. C'est, par opposition à la tactique, l'art de faire évoluer une armée sur un théâtre d'opérations jusqu'au moment où elle entre en contact avec l'ennemi. *«La tactique ruine la stratégie. La bataille d'ensemble gagnée sur la carte est perdue en détail sur les coteaux»*(Valéry).

Il est précisé qu'elle est aussi la partie de la science militaire qui concerne la conduite générale de la guerre et l'organisation de la défense d'un pays (opérations de grande envergure, élaboration des plans). *Stratégie opérationnelle. Stratégie atomique, nucléaire. Stratégie navale, aérienne.*

En fait, les termes «tactique» et «stratégie» posent un délicat problème: initialement venus, depuis les Grecs, du vocabulaire de la guerre, ils ont pénétré celui des mathématiques et de l'économie, pour s'appliquer aujourd'hui aux actions les plus diverses, dès lors qu'elles requièrent de l'organisation et du calcul. Ils se lisent sous la plume des mathématiciens ou des économistes, comme des militaires, sans qu'on puisse toujours saisir ce qu'ils doivent à leurs origines différentes. Il est utile de les recadrer.

Dans le vocabulaire militaire, qui est celui qui nous intéresse au premier chef, la différence entre les deux aspects - stratégie et tactique - de la conduite de la guerre est mise en relief par la résolution des gouvernements alliés prise lors de la conférence de Beauvais, le 3 avril 1918: *«Le général Foch est chargé par les gouvernements britannique, français et américain de coordonner l'action des armées alliées sur le front occidental; il lui est conféré à cet effet tous les pouvoirs nécessaires en vue d'une réalisation effective. Dans ce but, les gouvernements britannique, français et américain confient au général Foch la **direction stratégique** des opérations militaires. Les commandants en chef des armées britannique, française et américaine exercent dans sa plénitude la **conduite tactique de leur armée**»*.

Ce texte indique clairement ce qui distingue et ce qui lie stratégie et tactique. Trois classes d'acteurs sont énumérées: les gouvernements, détenteur du pouvoir politique; le responsable de la direction stratégique, qui reçoit mission des gouvernements; enfin, les généraux en chef qui exercent la «conduite tactique» de leur armée. L'action s'articule donc à trois niveaux: la politique, la stratégie et la tactique. La politique fixe les buts et mobilise les moyens nécessaires à la réalisation d'une stratégie. Les Etats sont la source de l'autorité stratégique, qu'ils délèguent pour une mission déterminée.

Mais alors, qu'est-ce que la stratégie? La définition proposée par le général Beaufre possède encore une coloration guerrière: «l'art de la dialectique des forces ou encore l'art de la dialectique des volontés employant la force pour résoudre leur conflit». C'est certainement la définition donnée par le général Poirier, infatigable chercheur de la réalité stratégique qui apparaît à la fois la plus concise et la plus moderne: «l'ensemble des opérations mentales et physiques requises pour calculer, préparer et conduire toute action collective finalisée, conçue et développée en milieu conflictuel» ou, pour reprendre une de ses formules, «la stratégie est la politique en actes».

1.2. Historique de la stratégie.

Le traité sur «L'art de la guerre» de Sun Zi date de 2.500 ans et n'apparaît dans le monde occidental qu'au début de l'ère chrétienne.

Les grecs furent à l'origine du mot stratégie (strategos) et ont su, très tôt, utiliser les éléments constitutifs d'un art militaire: stratégie des moyens, manoeuvres de grande ampleur comportant action retardatrice, bataille et exploitation projetée.

Le cas macédonien est exemplaire. C'est celui d'une nation dont l'ambition démesurée sera de conquérir le monde connu et politiquement organisé de l'époque, puis de le fondre en un tout. Malgré un rapport de force susceptible de décourager toute agression militaire macédonienne contre l'empire perse, Alexandre saura analyser les forces et faiblesses des acteurs en présence et les utiliser pour créer son empire sur une période de treize ans. *«Il faut observer l'ennemi pour connaître ses qualités et ses défauts; il faut l'éprouver afin de connaître ses points forts et ses faiblesses»*, disait Sun Zi.

L'empire romain met en exergue l'importance primordiale du projet politique. Servi initialement par un grand politique doublé d'un stratège militaire, César, ce projet assurera des résultats durables dans l'ordre de la politique comme dans celui de la culture. Utilisation raisonnée des stratégies directe et indirecte, recherche, analyse et exploitation rapides du renseignement, calcul des risques politiques, volonté de négocier seront autant d'armes maniées avec subtilité dans l'empire romain. La leçon de Sun Zi a été découverte à Rome dans sa presque totalité à la veille de l'avènement d'Auguste.

A la disparition des grands empires, l'art militaire occidental continuera à évoluer lentement, le mode stratégique privilégié devenant le mode direct. De fait, la réflexion stratégique sera mise en sommeil pendant plusieurs siècles.

L'apparition de la poudre et du canon sera à l'origine de la première mutation stratégique. Puis, c'est au XVIIIème siècle, en Europe occidentale, que la guerre se professionnalise et se rationalise. Les meilleurs chefs militaires, au premier rang desquels Frédéric II de Prusse, commencent à maîtriser un art militaire reconstitué où l'attaque et la défense, la manoeuvre et la fortification ont retrouvé chacune une place non exclusive. C'est aussi à cette époque que le père Amiot publie la première traduction des classiques militaires chinois.

Ce n'est pourtant qu'avec Napoléon Bonaparte que la stratégie militaire en mode direct va connaître un sommet. Malheureusement, si l'outil militaire est bien rodé, si les objectifs stratégiques sont toujours parfaitement définis, le projet politique semble avoir disparu en tant que tel. Son exemple ne manquera cependant pas d'inspirer deux des plus grands écrivains militaires, Clausewitz et Jomini.

L'irruption des techniques industrielles civiles entraînera la deuxième mutation dans la stratégie occidentale. La recherche immédiate de la bataille décisive conduira alors à des chocs frontaux de plus en plus violents et coûteux.

Il existe pourtant, en occident, d'autres modes de pensée que le mode direct. De même que les Etats-Unis, l'Angleterre ne souscrit pas autant que les autres grandes puissances à ce mode stratégique. Sa prospérité, ses ressources financières, sa flotte la conduisent très naturellement dans les voies de la stratégie indirecte.

Enfin, l'histoire a mis en valeur des personnages hors du commun qui, confrontés à des situations nouvelles, ont su adapter les principes stratégiques afin

de conquérir de vastes territoires avec des moyens humains limités. On peut citer les Conquistadores, dont Fernand Cortez, les coloniaux, tels Galliéni, Lyautey et Thomas Edward Lawrence, et les orientaux, au premier rang desquels Gengis Khan et Mao Tse Toung, héritier le plus spectaculaire de Sun Zi.

C'est ainsi que la stratégie "classique" des occidentaux n'a été efficace que jusqu'au XVIII^e siècle, Napoléon consacrant au début du siècle suivant le mode direct comme épure parfaite de stratégie. Par la suite, et plus cruellement au 20^e siècle, ce mode stratégique direct a cédé le pas au mode indirect par lequel Hitler, Staline, Mao ou Giap se sont illustrés, laissant les occidentaux sans réponse appropriée.

2. L'ART DE LA GUERRE VU PAR SUN ZI.

2.1. Présentation de Sun Zi et de son oeuvre.

Comme pratiquement pour tous les ouvrages de l'antiquité chinoise, l'attribution et la datation des treize articles de *L'art de la guerre* se révèlent difficiles.

Grâce à la traduction d'autres textes, les *Chroniques historiques*, et à certaine particularité dans les articles (SUN ZI ne parle jamais de la cavalerie, qui n'apparut en Chine qu'en 320 avant Jésus-Christ), les historiens pensent que SUN ZI avait vécu au V^e siècle avant Jésus-Christ, à l'époque du roi Helu de l'état de Wu, auquel il offrit son traité.

Le traité de Sun Zi est la première tentative chinoise connue de réponse rationnelle et systématique au problème le plus crucial qui se posait aux princes du V^e siècle avant J.-C.: la guerre. C'est ainsi que s'ouvre le premier article: «*La guerre est une affaire grave pour le pays, c'est le terrain de la vie et de la mort*».

Traduit par plusieurs auteurs, principalement asiatiques et anglo-saxons, Sun Zi nous livre le plus ancien traité sur l'art de la guerre. Si des doutes ont pu exister, la récente découverte des tablettes de Sun Bin a permis de conforter l'existence de Sun Zi, alors que ces deux stratèges étaient soupçonnés de n'être qu'une seule et unique personne. Les écrits de Sun Zi s'inscrivent dans une période de transition, entre «l'époque des Printemps et des Automnes» (722-453 avant J.-C.) et celle des «Royaumes combattants» (453-222 avant J.-C.). C'est précisément au V^e siècle avant J.-C. que, face à l'accroissement de la complexité du pouvoir, les princes chinois eurent de plus en plus recours à des conseillers. Issus d'écoles spécialisées, ils exerçaient leurs talents à la cour des Princes, dans des domaines aussi variés que l'art militaire, l'astrologie ou l'interprétation des rites. Ainsi fit Confucius, de 499 à 477 avant J.-C., ainsi semble avoir fait Sun Zi.

Bien qu'il ait été rapidement connu et commenté en Chine, le traité de Sun Zi fut par la suite oublié, la guerre étant considérée comme une occupation méprisable et indigne des réflexions de «l'honnête homme». Sa consécration vint lorsqu'un édit de l'empereur Shen Zong (1068-1085), de la dynastie des Song, l'éleva au rang de classique militaire avec six autres ouvrages, au même titre que les classiques confucéens. Très vite, il prit le pas sur les autres ouvrages et, bientôt, fut créée une

Ecole militaire impériale dont l'enseignement était basé sur l'étude de *l'Art de la guerre* de Sun Zi. Un peu négligé au XIX^{ème} siècle, *l'Art de la guerre* fut redécouvert à l'époque moderne et il est indéniable que Mao Tse Toung y a puisé une partie de son inspiration.

2.2. Analyse des treize articles.

Ce traité, malgré des redites qui lui ôtent quelque cohérence, est articulé du général au particulier, des hautes parties de la guerre aux applications pratiques sur le terrain. Cette architecture apparaîtra clairement tout au long des articles résumés ci-après.

Les treize articles abordent, dans un ordre relativement logique, tout ce qui touche à l'élaboration d'une stratégie et à la conduite des batailles. Ils mettent en évidence la complexité des problèmes stratégiques et présentent la guerre comme un moyen parmi tant d'autres pour assurer sa domination sur l'adversaire potentiel.

Ainsi l'article I, «**des plans**», situe clairement la problématique de la guerre dans le cadre de la stratégie nationale: «*la guerre est une affaire grave pour le pays, c'est le terrain de la vie et de la mort*». Il revient au prince de la décider, mais seulement après l'avoir soigneusement planifiée. La guerre est l'art de duper, et le prince doit faire fi des augures, pour fonder ses choix selon les cinq variables:

- *la vertu*, ou la symbiose avec son peuple;
- *le ciel*, c'est-à-dire le climat et les saisons;
- *le terrain*, lointain ou proche, difficile ou facile;
- *le général*, qui doit être sage, digne de confiance, bienveillant, brave et rigoureux;
- *la méthode*, c'est-à-dire l'organisation, la promotion des officiers et la répartition des ressources.

Ce que doit être la stratégie d'action du général, explicitée dans l'article II, «**des opérations militaires**», découle de l'assertion suivante: «*ceux qui ne comprennent pas les dommages que la guerre peut causer n'en comprendront jamais les avantages*». D'où l'éloge de la rapidité d'action, car «*il n'a jamais existé d'opérations prolongées qui aient été avantageuses pour le pays*». Et, par ailleurs, l'affirmation que le général ne doit pas, dans la victoire, chercher l'anéantissement de l'ennemi: il se renforcera en l'épargnant et en s'emparant de ses richesses.

L'article III, «**de l'offensive par les plans**», persiste dans cette logique: «*soumettre l'ennemi sans combattre est ce qu'il y a de mieux*». C'est pourquoi le général, dans sa stratégie d'action, doit d'abord s'attaquer aux plans de l'ennemi, puis à ses alliances, enfin à ses armées. Il ne s'attaquera à ces dernières que lorsqu'il disposera d'un avantage déterminant; il n'hésitera pas, sinon, à rester sur la défensive, ou se à dérober, et même à fuir. Ainsi, même capable, le général se doit de bien connaître l'ennemi: «*celui qui connaît son ennemi et se connaît lui-même mènera cent combats sans risque*». Ultime condition pour obtenir la victoire: le souverain ne doit pas diriger les affaires militaires.

Mais si la victoire ne peut être obtenue que par l'offensive, l'article IV, «**des circonstances**», démontre que le bon général doit savoir faire preuve de retenue et

n'engager le combat que pour obtenir la victoire: *«les bons guerriers de jadis faisaient en sorte de se rendre d'abord invincibles, pour pouvoir attendre que l'ennemi soit vulnérable»*. Et, pour s'offrir le luxe de la patience, il doit être clairvoyant: *«les dispositions que prennent ceux qui ne commettent pas d'erreurs doivent triompher; ils remportent la victoire sur un ennemi battu d'avance»*. Il doit enfin savoir concentrer ses moyens au bon moment: *«les troupes du vainqueur sont comme le courant d'une eau brusquement lâchée du haut de mille pieds; telles sont les circonstances»*.

«Le bon stratège compte beaucoup sur ses possibilités et n'attend rien de ses hommes». C'est sur ce précepte que Sun Zi fonde, dans l'article V, **«des forces»**, les principes qui permettent au général de conduire la bataille: diriger beaucoup de monde n'est qu'un problème de *répartition*, sous-entendu des moyens et du commandement; combattre est un problème de signaux, c'est-à-dire de *communications*; de même, *«l'ordre ou la confusion dépendent de la méthode; le courage ou la couardise dépendent de la puissance; la force ou la faiblesse dépendent des circonstances»*, outils et objets qu'il devra maîtriser.

Les articles qui suivent se veulent plus concrets.

Ainsi l'article VI, **«du vide et du plein»**, traite de l'importance de découvrir et d'attaquer les points faibles de l'ennemi, et encense l'art de s'adapter à l'ennemi: *«celui qui remporte la victoire en s'adaptant aux transformations de l'ennemi, on peut l'appeler un prodige»*.

L'article VII, **«de la lutte armée»**, traite de l'art de transformer un désavantage en avantage. *«Il faut être rapide comme le vent, posé comme la forêt, inamovible comme la montagne, secret comme l'ombre, surprenant comme un coup de tonnerre»*. Il s'agit donc de *dominer l'humeur*, en évitant un ennemi plein d'ardeur, de *dominer l'esprit*, c'est-à-dire rechercher l'ascendant psychologique avant que d'attaquer; il faut aussi *dominer les forces*, autrement dit les économiser, et *dominer les circonstances*, c'est-à-dire les choisir. En particulier, il ne faut pas chercher à écraser un ennemi réduit aux abois, et qui se défendra avec l'énergie du désespoir. Cet article souligne par ailleurs le caractère vital de la logistique: *«une armée sans chariots d'approvisionnement, ni céréales, ni provisions, est perdue»*.

Dans l'article VIII, **«les neuf variables»**, Sun Zi rappelle que le général, même s'il a la mesure des *cinq avantages* que sont l'état du terrain, des voies de communication, la faiblesse de l'armée, du général et des fortifications de l'ennemi, doit pénétrer *les neuf variables* pour tirer partie de toutes ses possibilités. Il doit, autrement dit, savoir jauger dans toutes leurs nuances, ses atouts et ses faiblesses. Ni téméraire, ni couard, ni colérique, ni magnanime et encore moins naïf, le général doit savoir refuser certains combats, et même certains ordres du souverain.

L'article IX, **«de la tactique»**, de par son âge, est quelque peu anecdotique: *«lorsque les arbres se mettent en mouvement, c'est que l'ennemi approche»*. Mais on retiendra néanmoins les principes qui, selon Sun Zi, fondent la bonne manière de commander:

- l'équilibre entre respect des subordonnés et fermeté: *«il faut commander grâce au civil, maintenir l'ordre grâce au militaire, c'est ainsi que l'on pourra remporter des victoires»*;
- la crédibilité du chef.

De l'article X, **«de la configuration du terrain»**, on se souviendra que c'est ce dont le général doit le plus s'occuper; mais aussi que la fuite, le relâchement, la chute au pouvoir de l'ennemi, l'effondrement ou la défaite sont tous des malheurs causés par les erreurs du général: *«connais ton ennemi et connais toi toi-même, ainsi la victoire ne te sera pas incomplète; connais le ciel et la terre, ainsi la victoire ne sera pas en péril»*.

L'article XI, **«des neuf territoires»**, est assez long et reprend la plupart des maximes ci-dessus. Il insiste sur les nuances liées aux lieux d'évolution des armées, les territoires, qui sont classés en neuf types, de *faciles à mortels*. Sun Zi y rappelle par ailleurs que le général doit avoir étudié les *transformations des neuf territoires*, les *avantages de la souplesse* et le *principe des sentiments humains*.

L'article XII, **«de l'attaque par le feu»**, comme son titre le laisse supposer, est aussi quelque peu suranné. Sun Zi en profite néanmoins pour insister sur le partage des responsabilités entre le souverain clairvoyant qui projette les attaques, et le bon général qui les prépare: *«le prince éclairé agit avec prudence, le bon général avec circonspection. Tel est le moyen de garder le pays en paix et de protéger l'armée»*.

On ne saurait oublier l'admirable article XIII, **«de l'utilisation des espions»**. *«Ils constituent ce que l'on appelle l'écheveau de l'esprit, le trésor du peuple et du prince»*. Ils sont utilisés pour s'informer, en priorité sur tout ce qui touche de près ou de loin au prince et au général ennemis, car, il faut s'en souvenir, c'est à leurs plans que l'on veut d'abord s'attaquer; les espions sont aussi utilisés pour désinformer et intoxiquer l'ennemi. L'auteur distingue ainsi cinq types d'espions:

- les *agents d'influence*, chargés d'agir sur leurs compatriotes;
- les *agents de l'intérieur*, dont la mission est d'influencer les gens du palais;
- les *agents retournés*, chargés d'influencer les agents de l'ennemi;
- les *agents sacrifiés*, chargés de livrer de fausses informations aux agents ennemis;
- les *agents qui doivent vivre*, et revenir transmettre leurs informations.

Sun Zi conclut ainsi cet article et par là même son traité: *«les princes clairvoyants et les généraux sages, qui savent choisir leurs espions parmi ceux qui possèdent une intelligence supérieure, doivent rencontrer de grands succès»*.

3. COMMENTAIRES SUR L'ACTUALITE DES PRECEPTES.

La stratégie, c'est la mise en forme du pouvoir de vie et de mort à tous les niveaux d'organisation de la société, du souverain jusqu'au peuple, du général au soldat pour la protection de la cité. Or les commentaires des militaires, par leur

spécificité, révèlent un trait particulier de ce champ de connaissance hiérarchisé: le savoir global de ce pouvoir est réservé au souverain plutôt qu'au général; mais le pouvoir reconnu au général est très fort parce qu'il est *souverain dans la guerre*... Le droit de désobéir aux ordres, stupides ou dangereux pour la troupe et le peuple, donnés par l'autorité civile à l'arrière, figure dans la doctrine de Sun Zi. Ceci explique en partie la faveur que rencontre ce texte auprès des militaires. Pour le reste, Sun Zi s'adresse plutôt au Prince. Si certains de ses préceptes laissent apparaître un décalage temporel dû au 25 siècles qui nous séparent de son époque, il faut cependant noter que Sun Zi *reste matriciel* pour plusieurs applications doctrinaires possibles, dans des configurations militaires et des civilisations très différentes.

3.1. Sun Zi, sociologue du combat.

La mise en forme sérieuse de la société pour l'action de guerre passe par le sérieux avec lequel le chef militaire, avant de partir en guerre, au lieu de prendre les augures chez les prêtres et les devins, examine la situation militaire réelle, se connaît lui-même, connaît l'ennemi, les temps et les lieux, et évite de prendre ses désirs pour des réalités. Sun Zi veut faire en sorte que le soldat, l'officier, le général et le souverain ne soient nullement livrés à leurs passions ou leurs instincts, même si leur survie est en jeu, dans leur affrontement à ces deux acteurs réels, bien connus des soldats: *l'ennemi* et les *paysages* (le terrain) où l'ennemi l'attend. C'est ainsi qu'il distingue neuf types de territoires qui sont autant de scénarios. Le paysage y est tout autant acteur que l'ennemi, la preuve est qu'il peut nous manipuler et que nous pouvons le manipuler, par le simple fait de nous y déplacer.

Le discours de Sun Zi constitue ainsi une *initiation* à l'art de la construction d'un être étonnant de vaillance et de dévouement, l'Armée prête à mourir pour son général et son souverain, et pourtant composée de pleutres, d'égoïstes, de petits malins, de pères de famille et de paysans pensant moisson. On y trouve quelques courageux de nature, mais en nombre bien insuffisant pour fonder, en *quantité*, un rapport de forces. L'hétérogénéité de l'humanité ne doit pas être rejetée: il doit sembler irréaliste à Sun Zi de vouloir la remplacer par un corps de troupe uniformément courageux (ce qui est souvent le fantasme des tenants de l'armée de métier). Il faut de tout pour faire une armée, même des lâches très observateurs, capables de courir comme des lièvres. Sun Zi est certainement un des rares *sociologues du combat*. Comme le colonel Ardant du Picq, il sait que le courage et l'offensive sont fondés sur la peur et la fuite en avant, mise en forme par un commandement légitime. «*Une fois les hommes unis comme un seul, les courageux ne sont pas obligés de s'élancer seuls et les lâches ne peuvent reculer*». Pour aborder l'ennemi «*il faut d'abord être comme une jeune fille timide pour que l'ennemi ouvre son dispositif, et ensuite comme un lièvre qui s'enfuit, pour que l'ennemi ne puisse pas résister*». Ce ne sont pas là des paradigmes très guerriers. L'acte virtuel mais concret de la menace de mort et de la destruction du moral collectif de l'armée ennemie, passe par la construction *politique* du moral de l'armée telle qu'elle est, avec les faiblesses des individus. Sans doute ne s'agit-il pas de la construction d'un moral civique, comme les Grecs l'avaient inventé, mais on peut dire que Sun Zi, à l'instar de Machiavel et Clausewitz, est un stratège laïc et républicain. Républicain car même le droit au refus d'obéir qu'il reconnaît aux généraux n'est pas un droit à la tyrannie, même pas un imperium exceptionnel du chef de guerre mais un correctif

pratique au caprice du prince ou aux défauts des transmissions, et une sauvegarde pour le peuple. C'est à tous ces titres qu'il demeure vivant.

3.2. Sun Zi, partisan de la manoeuvre prudente et de la décision rapide.

Sun Zi n'est pas un philosophe de la bataille décisive, comme l'est certainement Clausewitz, formalisant l'art napoléonien. Il nous parle surtout de plans, de préparatifs, de dispositifs, de mouvements, de ruses et il consacre parfois beaucoup plus d'attention à ce qu'il ne faut pas faire qu'à ce qu'il faut faire. Finalement, il parle assez peu de conduite de la guerre mais plus facilement de logistique et de manoeuvres pour combler les trous laissés par l'ennemi. Lorsqu'il parle des *forces*, c'est pour mettre l'accent sur l'importance de l'organigramme des unités et de la transmission des ordres et des informations au cours de la bataille. Il ne faut pas laisser échapper l'occasion qui dépend de la rapidité de réaction et de l'action décisive imprévisible au début du combat. Plutôt qu'un logisticien, c'est un doctrinaire du C3I (*Command and Control and Communication and Information*).

Pour Sun Zi comme pour Clausewitz, le rapport de force se crée fondamentalement et de manière instable et fragile, dans le rapport affectif du peuple et du souverain, du peuple sous les armes et du commandement militaire. Ce sont ces rapports qui permettent, *dans un camp plus que dans l'autre*, de demander, le moment venu, au peuple sous les armes un effort exceptionnel. Mais cet effort est fait bien moins de courage que d'intelligence du commandement et de solidarité sans faille dans le comportement des unités; c'est la solidarité de l'armée qui fonde sa rapidité. La rapidité dans la guerre est la chose la plus importante mais on doit l'obtenir sans *effort*, nous dit Sun Zi. La victoire se remporte par l'action *extraordinaire*, en un lieu laissé vide par l'ennemi. L'attaque, qu'elle soit stratégique ou tactique, se fait toujours du fort au faible, pour Sun Zi «*du plein au vide*». Ce lieu, ce moment, cette rapidité ne sont pas prévisibles, car «*ils ne dépendent pas de ma seule préparation et de mes seuls plans mais des plans de l'ennemi et surtout de ses erreurs qui, par définition, échappent à ma planification et à la sienne*». Ce concept semble décrire exactement la Blitzkrieg allemande pendant la deuxième guerre mondiale, avec l'invasion de la France en contournant la Ligne Maginot, par des voies reconnues jusqu'à ce moment inviolables.

Pour Sun Zi, «*la force d'une armée ne réside pas dans son importance numérique*» ni en général dans la logistique mais plutôt dans la ruse logistique. Il faut transformer un *désavantage en avantage*, et par exemple, arriver le premier tout en étant parti en retard en détournant la progression ennemie par des manoeuvres.

Il considère d'ailleurs que la stratégie n'est pas faite que de cohérence et de calcul. L'information sur l'adversaire est un préalable à toute pensée stratégique: «*Celui qui sait tout par avance, dit-il, ne l'a pas appris des Esprits ni par comparaison ni par calcul*», mais par ses services d'espionnage.

3.3. Sun Zi, diplomate.

Sun Zi ne cherche pas à démoraliser un peuple tout entier, même mentalement, par des actions de terreur sur les civils pour vider un territoire. «*Ceux qui ne comprennent pas les dommages que la guerre peut causer n'en comprendront jamais les avantages*». Le but de la guerre est l'effondrement de

l'armée ennemie, l'objectif d'une victoire ne peut être qu'ajouter à la richesse de l'Empire par l'addition de peuples autant conquis que séduits, entrés dans la paix du souverain. C'est pourquoi au niveau des moyens il faut privilégier l'espionnage, éviter toute bataille d'anéantissement - il faut laisser une brèche dans l'encerclement de l'ennemi - éviter toute guerre prolongée, et bien traiter les prisonniers de guerre qui vont devenir des sujets, voire des soldats du Prince.

Sun Zi prend pour objet la guerre dans son essence politique et non pas à partir de la pratique militaire de la guerre, vue par les officiers opérationnels, comme une application du courage et de la discipline au combat pour la victoire. Même s'il traite aussi de ce niveau-là comme une mise en forme des forces. Il n'envisage la guerre qu'après avoir analysé un très grand nombre de facteurs. Il n'aborde le combat qu'après avoir manœuvré agilement en vue d'acquérir la victoire, si possible sans bataille et même sans morts chez l'ennemi.

Sun Zi a bien une pensée «expéditionnaire» et il parle de l'offensive, mais *par les plans* c'est-à-dire plutôt de manœuvre politico-stratégique offensive, que de recherche du combat; il ne s'étend guère sur l'offensive opérationnelle. Il montre, comme Clausewitz, que la défensive est plus forte, qu'elle permet en tout cas de ne pas être vaincu, même si elle ne peut remporter la victoire. Le statut de l'offensive reste ambigu: *«Celui qui ne peut vaincre reste sur la défensive, celui qui peut vaincre attaque»*. L'attaque est la seule possibilité de remporter la victoire mais cette possibilité, selon Sun Zi, seul l'ennemi peut nous la donner par une manœuvre erronée qui nous donnera l'occasion de cette action foudroyante dans le «vide», par la mise en jeu sur ce point de la force extraordinaire. C'est-à-dire par l'emploi d'une force qui n'est pas nécessairement désignée comme telle dans l'ordre de bataille, mais plutôt auto-désignée dans le désordre et la dialectique du combat. La victoire est le fruit de la prudence stratégique, par les plans, et de l'initiative tactique dans l'improvisation et la rapidité du combat.

3.4. L'universalité des préceptes.

Ce qui frappe dans ce traité, c'est l'universalité du propos. Sun Zi avait parfaitement su placer la guerre à son juste niveau: celui d'un outil dangereux, lourd et coûteux, qu'il faut strictement subordonner aux buts stratégiques et n'utiliser qu'en dernier ressort, lorsque tous les autres moyens ont échoué. Il appartient au prince d'en décider l'utilisation. Et c'est en ce sens que la guerre est une affaire trop grave pour la laisser aux militaires. En revanche, Sun Zi affirme clairement la distinction entre la stratégie d'ensemble, apanage du prince, qui englobe tous les moyens, et la stratégie militaire, qui doit rester du seul ressort du général. Au point qu' *«il est des ordres du souverain auxquels un général en campagne n'a pas à obéir»*.

Comme le prince, le général doit chercher à vaincre sans combattre. Il doit bâtir une stratégie d'ensemble, strictement subordonnée aux buts de guerre, et fondée sur une parfaite connaissance de l'ennemi et du terrain. C'est l'originalité de la pensée de Sun Zi pour qui la recherche de l'érosion (ou de l'attrition) de l'adversaire prime sur celle de son anéantissement, et pour qui la soumission de l'adversaire sans combat constitue l'excellence suprême. Cette conception s'applique avec une actualité nouvelle au monde moderne dans lequel le règlement des conflits ne peut plus s'appuyer sur le seul aspect militaire de la stratégie; l'apparition de l'arme nucléaire a même vidé de tout sens la notion de victoire militaire, dans le cas où elle serait utilisée dans un duel nucléaire avec l'adversaire.

Cette stratégie devra servir une victoire aussi rapide que possible. C'est pourquoi Sun Zi accorde une telle importance à tous les moyens de renseignement, ainsi qu'à la préparation de la campagne, basée sur des plans et une solide logistique.

Les principes de la stratégie font partie des grands classiques. Leur permanence dans l'art de la guerre a été de maintes fois soulignée; ils font partie des invariants de la stratégie. Et si Sun Zi ne les a pas cités tels qu'on les nomme aujourd'hui, la liberté d'action, la concentration des efforts et l'économie des forces, ils sont sous-entendus tout au long de son traité. Sun Zi se montre hostile à la guerre prolongée et se prononce en faveur d'opérations très rapides. Il ne souhaite de pertes ni dans son camp, ni chez l'ennemi.

Enfin, le dernier article, traitant de l'utilisation des espions, est certainement celui qui reste le plus actuel, en dépit de l'évolution des techniques du renseignement. En effet, la prévention est le concept stratégique moderne. Il est au conflit contemporain ce que la dissuasion était à l'affrontement militaire direct. La prévention est fondée sur le renseignement ou plutôt sur la connaissance des acteurs et des situations. Les services de renseignement sont donc au premier rang des acteurs stratégiques, comme Sun Zi les plaçait lui-même en son temps.

Quant aux préceptes tactiques, ils demeurent d'une extraordinaire modernité, et notamment:

- seule l'offensive permet d'acquérir l'avantage décisif; mais Sun Zi ne l'utilisera, par une sagesse toute asiatique, qu'à coup sûr, avec la plus grande souplesse;
- elle sera appliquée selon les moyens, qu'il conviendra d'économiser, mais aussi de concentrer;
- et elle le sera selon les circonstances, qu'il lui appartiendra de maîtriser, c'est-à-dire provoquer et saisir.

Le général, enfin, sera seul responsable des échecs et de la défaite.

CONCLUSION.

Bien que s'inscrivant dans un vaste mouvement de pensée qui marqua la société chinoise du VI^{ème} siècle avant J.-C. et faisant certainement la synthèse d'expériences plus anciennes, il est indéniable que *l'Art de la guerre* était novateur. Par son souci de systématisation et ses innovations telles que le rejet des pratiques divinatoires précédant les combats, il a fourni à la stratégie chinoise un apport longtemps inégalé.

Un des messages essentiels de ce traité repose dans l'affirmation que, si la guerre n'est pas bonne en soi, il faut néanmoins s'y préparer. L'idée que les combats, coûteux en vies humaines, économiquement ruineux et sources de désordres politiques, doivent être, dans la mesure du possible, évités peut sembler aujourd'hui évidente, mais était tout à fait révolutionnaire à l'époque. L'extraordinaire richesse de *l'Art de la guerre* de Sun Zi réside finalement dans ses leçons vieilles de 25 siècles et qui sont toujours criantes d'actualité.

Le stratège militaire a, de tout temps, eu le choix entre un mode direct et un mode indirect. Ce message essentiel de Sun Zi, longtemps ignoré des occidentaux,

s'impose aujourd'hui aux puissances dominatrices du fait de l'apparition du nucléaire. La stratégie ne peut être que totale. Elle emploie les capacités de toute nature: scientifiques et industrielles, économiques, financières, culturelles, psychologiques non pour gagner une improbable guerre militaire, mais pour aménager des situations, exploiter des occasions et empêcher l'adversaire d'en faire autant. La stratégie indirecte devient alors un mode d'action privilégié. Face à *l'irradiation audiovisuelle* dont nous sommes victimes, elle doit s'appuyer sur la puissance des médias.

Dans son cours de stratégie, M. Coutau-Bégarie explique que Sun Zi est la seule exception dans l'antiquité, hors du monde gréco-romain, à avoir élaboré un art de la guerre perfectionnée qui *«insiste sur les méthodes et qui s'adresse en priorité à celui qui va commander une armée ou conduire une campagne..»*.

Dans *«L'art de la guerre»*, Sun Zi développe des concepts qui étonnent pour leur universalité. En particulier les liens entre l'art et la science dans la stratégie. Sun Zi écrivait: *«Ceux des grands généraux qui se sont distingués parmi nos anciens étaient des hommes sages et prévoyants. Chez eux, la lecture et l'étude précédaient la guerre et les y préparaient.»*

Ce concept général a été repris par plusieurs stratèges dont Frédéric II, Napoléon et, naturellement, Clausewitz.

Aujourd'hui où l'art logique de la stratégie nucléaire s'effondre par disparition de l'adversaire stratégique, la conscience de l'existence trans-historique de principes fondamentaux de la guerre et de la paix demeure très aiguë. Mais il faut recréer l'univers rationnel nouveau que nous propose le progrès inouï du C3I et des armes de précision «chirurgicale», plutôt que de la capacité de destruction de l'arme nucléaire. L'informatique l'emporte sur la thermodynamique. La pensée stratégique redevient une pensée «expéditionnaire» mais dominée par la surveillance et la capacité de sélectionner les cibles. Il reste, pour contrer les déchaînements barbares où débouchent les crises politiques actuelles, pour combler la pauvreté des discours politiques qui laissent des populismes sanglants remplir l'espace de la légitimité militaire, à repenser cette configuration informaticienne en l'orientant si possible vers la dissuasion et la paix. Si nous pensons à la véritable ascèse qu'on demande désormais aux «casques bleus» de pratiquer un métier en disciplinant leur réflexes acquis dans la tradition militaire du combat offensif du fort au fort, on se rend compte que là aussi, Sun Zi est d'un intérêt très actuel.

Sun Zi propose toujours des outils pouvant servir dans cette période à dominer les purs logisticiens, les purs opérationnels et les aventuriers impériaux par la prééminence des buts politiques légitimes et l'objectif fondamental de la protection des peuples.